

Une histoire violente et miraculeuse

V., l'amour fou et clandestin de Marie Sizun, n'aura jamais quitté sa femme et ses enfants. Maintenant qu'il est mort, la romancière chronique ses souvenirs avec cet homme étrange et si séduisant, et les heurts et bonheurs de leur relation « scandaleuse et innocente ». Chaque mot est ici précieux.

« **L**e matin, je joue à faire comme si tu étais là. » Mais l'homme tant aimé et pendant de si longues années n'est plus là. Il fumait et buvait trop, diabète mal soigné, cœur usé et rafistolé à plusieurs reprises. Les derniers temps, il ne tenait plus qu'à un fil. Mais mourir. « Toi ? C'était inimaginable. Et insupportable à penser. »

C'est la fin d'une histoire « scandaleuse et innocente ». Un amour clandestin. Une aventure adultère « violente et miraculeuse » entre deux enseignants, Marie Sizun et ce collègue dont on ne connaît que l'initiale de son nom, V., né dans un village alsacien dans une famille modeste (un père ouvrier chez Peugeot), rencontré au lycée français de Karlsruhe.

Ce ne fut pas un coup de foudre. On pouvait être agacé par



Marie Sizun. Photo Philippe Matsas

l'emphase, la manie des citations de l'enseignant à l'allure si bizarre, fagoté comme l'as de pique. Mais bientôt Marie s'enticha de ses conversations avec cet hurluberlu qui se mit à déposer dans son casier de la salle des professeurs, « presque chaque jour, une carte, reproduction d'un tableau ».

Elle fut d'abord surprise, amusée. Rapidement char-

mée. Séduite. Un « bonheur fou » l'attend. Mais impossible.

V. est en effet marié. Il repart chaque week-end en France où l'attend l'autre maison, l'autre femme - d'extraction bourgeoise et avec laquelle le mariage sera malheureux -, mais surtout deux enfants handicapés mentaux. Rongé de culpabilité, de résignation,

V. ne quittera jamais son domicile officiel.

Marie prend son parti de rester dans l'ombre. Et puis surgit ce drame, la mort « plus ou moins accidentelle » de la fille de vingt ans de V., épileptique, alors qu'il n'était pas auprès d'elle. Il était avec Marie.

C'en fut trop. Il décida de couper les ponts avec l'Allemagne, avec sa maîtresse. Il obtint un poste à Bruxelles, y emmenant cette fois sa femme et son fils.

Mais « la folie était que nous tenions trop l'un à l'autre pour nous perdre ». Marie sombra dans la dépression, il ne supportait pas de la voir souffrir. Elle se fit également muter dans la capitale belge. « La morale était presque sauve. »

Autour d'eux, on pinçait les lèvres, on condamnait...

Ce fut alors une vie à deux faite de moments volés à la hâte, à la dérobée. Comment endurer « une telle situation, et toutes ces attentes, malgré leur ambiguë volupté ? » *Simplement*, parce que « c'était le prix à aimer » pour cette passion.

Autour d'eux, on pinçait les lèvres, on condamnait, l'épouse bafouée sombra, me-

naça de se suicider, envoya des lettres anonymes.

Marie va faire face durant dix ans. Avant de céder. De partir pour Paris, sa ville d'origine. Sans lui.

Ce fut le début de la dernière époque. « La plus difficile » mais pas la moins belle. Un vaudeville de trains, elle vers lui ou lui vers elle, et d'innombrables messages ou d'appels téléphoniques. Un arrangement fragile, une dentelle de moments en commun, mais qui leur donnait paradoxalement l'impression, « malgré la séparation, de vivre davantage ensemble ».

Marie Sizun fait de ces souvenirs épars la chronique universelle de la perte irrévocable, du déchirement que l'on sait inévitable mais que l'on se refuse à admettre, même après le décès de l'être aimé.

Ah, comme elle voudrait encore interroger V. sur sa part de mystère qu'il n'aura jamais dévoilée. Lui qui donnait en permanence le sentiment de courir, de fuir, de s'échapper, a-t-il, en fin de compte, *bien vécu* ? Et au-delà du chagrin, immense, n'est-ce pas sa mort qui donne à leur histoire « son prix, son mystère et sa grâce » ?

● Jacques Lindecker

L'Absent, Marie Sizun, *arléa*, 204 pages, 19 €

